

Patrick Lapeyre

Welcome to Paris

Roman



P.O.L

Welcome to Paris

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE CORPS INFLAMMABLE, 1984.

LA LENTEUR DE L'AVENIR, 1987.

LUDO & COMPAGNIE, 1991.

Patrick Lapeyre

Welcome to Paris

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-139-9

Ce matin-là, la neige recouvrait encore les toits des voitures garées en bas de l'immeuble et Turgot – il n'y a aucune corrélation – était en train de se brosser les dents, appuyé au montant de la fenêtre. Sur le trottoir d'en face, un Africain en passe-montagne était pour sa part occupé à balayer de-ci de-là, escorté par une grosse personne cachée sous une capuche – sans doute la concierge du 12 – qui ne le lâchait pas d'une semelle et lui montrait du doigt les endroits qu'il avait laissés de côté. L'autre, sans même tourner la tête, faisait celui qui ne parle pas aux femmes dans la rue et poursuivait sa progression régulière au milieu des petits tas de neige.

Ayant terminé ses ablutions, Turgot sortit un peigne du tiroir et entreprit de rabattre de l'arrière vers l'avant deux ou trois mèches récalcitrantes qu'il plaqua finalement avec sa main. A cet instant, il était tourné légèrement de trois quarts devant la glace et ne pensait à rien de particulier. Il avait pourtant eu jadis les cheveux peignés avec une raie sur le côté, puis à la manière des Beatles, puis à nouveau avec une raie, mais n'en tirait aucune conclusion.

Il cherchait ses lunettes afin de vérifier l'état de ses ongles de pieds, quand sa compagne frappa à la porte,

toc-toc, comme si elle avait oublié quelque chose ou désirait simplement lui rendre une petite visite, mais ce n'était rien de tout ça. Elle lui annonçait qu'il était huit heures et qu'il était temps qu'elle s'en aille.

– A ce soir, répondit Turgot dont les ongles, qu'il le veuille ou non, filaient en capilotade.

Depuis bientôt sept ans, Turgot partageait la vie de Sarah Ledanois, infirmière diplômée de son état et mère de deux fillettes jumelles, nées d'un premier lit. Pour être exhaustif, ils habitaient un trois pièces-cuisine, rue de Château-Landon, que les parents de Sarah leur avaient laissé, avec le mobilier d'époque.

– Je peux avoir un peu de café ? demanda-t-il en entrouvrant la porte.

Les jumelles, qui n'avaient apparemment rien d'autre à faire qu'à bayer aux corneilles en écoutant des chansonnettes, restèrent de marbre.

C'était tout elles.

Il fit donc sans et une fois habillé, il les pria gentiment, mais fermement, de bien vouloir lui apporter leur fable de La Fontaine.

– On la sait, firent les deux sœurs sans bouger de place, car les jumelles, qui étaient résolument post-modernes, ne voyaient aucune honte à préférer à La Fontaine les fadaises de Roch Voisine.

Turgot s'arma de patience et alla chercher lui-même le livre dans leur chambre.

– Amants, heureux amants, commença la première qui récitait les alexandrins comme elle aurait lu le journal, voulez-vous partager ?

– Voulez-vous voyager ? lui souffla sa sœur.

– Que ce soit près des rives, continua l'autre sans changer de ton.

– Que ce soit aux rives prochaines, corrigea Turgot en lui faisant observer que non seulement prochaines rimait avec peine, mais qu’il devait y avoir huit syllabes.

Mais autant siffler en l’air.

– Ah, si mon cœur osait encore, osait encore, répétait l’autre en attendant le renfort de sa sœur.

– Se renflammer, lui souffla-t-elle.

– Osait encore se renfermer, fit l’autre qui en plus d’être sourde comprenait tout à l’envers.

Ce qui les fit se plier de rire.

C’était aussi drôle que le huit fois cinq cent vingt-cinq qu’elles avaient sorti à leur professeur.

Turgot, tout en essayant de faire la part des choses, trouvait quand même extravagant que deux grandes filles de leur âge soient à ce point ignorantes, mais comme par ailleurs il savait d’expérience que pour un mot de trop elles étaient capables de plier bagages et de filer chez leur père, il préféra en rester là.

Car c’étaient des cas.

Sans parler des rumeurs qu’elles répandaient dans le quartier, sans doute pour se donner un genre, selon lesquelles elles étaient séquestrées et harcelées par leur beau-père.

Ce qui fait toujours bon effet.

Il les laissa donc retourner devant leur poste et enfila son anorak et ses snow-boots, en homme prévoyant qu’il était.

A cause de la neige répandue sur le trottoir, les murs de la cage d’escalier étaient couverts de reflets lumineux comme ceux de la piscine des Tourelles autrefois, quand, sa serviette sur l’épaule, il descendait vers le grand bassin.

Au bas des marches se tenait Mme Picq, la gardienne de l’immeuble, une personne autoritaire dont le

mari était devenu subitement incontinent, l'hiver dernier, et qui croyait utile de le chanter sur les toits.

Pour l'heure, elle en avait après les services de la voirie et tous les tire-au-flanc en général.

Turgot, soucieux de gérer au mieux ses relations avec Mme Picq, l'assura de sa compréhension et trouva même quelques mots de réconfort à l'attention de M. Picq, avant de traverser la patinoire de la cour avec une aisance d'Esquimau.

Turgot, inutile de le cacher plus longtemps, exerçait la profession de chauffeur de taxi et se rendait chaque matin dans un des cafés qui bordent la place de la République, où il prenait son petit déjeuner tantôt seul, tantôt comme ce jour-là en compagnie de ses collègues Flégon et Moréno. Pour éviter toute confusion, le grand assis sur la banquette, avec son bonnet et ses faux airs de Jacques Tati, c'était Flégon, tandis que celui qui mangeait une tartine à côté de lui et ne portait pas de bonnet, c'était Moréno. Turgot, du reste, voyait rarement l'un sans l'autre. Il y avait évidemment certaines raisons à cela, en particulier le fait que Flégon et Moréno partageaient un petit appartement rue de Maubeuge, où, loin de la presse et des paparazzi, ils dissimulaient leur bonheur. La patronne du café, Mme Brunel, faisant en quelque sorte office de marraine.

Cette idylle, commencée au printemps de l'année 1981, était encore une des nombreuses conséquences inconnues du grand public de la victoire électorale de la Gauche. Tous les deux s'étaient connus au cours d'un meeting et ne s'étaient plus quittés, au grand dam de la femme de Moréno. Depuis ce temps, pas plus qu'ils ne faisaient mystère de leurs relations, Flégon et Moréno ne manquaient jamais une occasion d'étaler leurs convictions socialistes et de fustiger amicalement Mme Brunel qui était plutôt monarchiste, tendance Rainier de Monaco. Turgot, pour son compte, se déclarant apolitique.

Tout aurait donc été pour le mieux dans le meilleur des mondes, si Flégon par ailleurs n'avait été aussi volage et Moréno aussi compulsivement jaloux, au point de téléphoner à Turgot à n'importe quelle heure du jour et de la nuit pour lui faire part de ses doutes.

A ce sujet, Turgot n'avait pas été sans remarquer que les chauffeurs de taxi – en raison de l'espace confiné dans lequel ils travaillent – sont facilement portés aux ratiocinations et aux idées fixes. Atrabilaires, volontiers phobiques et en tout état de cause précocement diminués, la plupart d'entre eux sucent les fraises avant la cinquantaine.

Flégon et Moréno n'en étaient pas là, mais il y avait quand même de ça.

Ce matin, ils relisaient ensemble, épaule contre épaule, les plus beaux discours de François Mitterrand, leur auteur favori. Comme Moréno lisait un peu plus vite que Flégon, il attendait gentiment son ami en relisant les dernières lignes, puis tournait la page comme si ç'avait été une partition.

Turgot, qui n'avait rien contre la lecture, leur signala cependant qu'il était maintenant presque dix heures et que lui ne vivait pas d'amour et d'eau fraîche.

– A bientôt, firent les deux autres sans relever la tête.

Le premier passager qui se présenta, une passagère en l'occurrence, était une dame entre deux âges qui s'engouffra dans la voiture sans dire bonjour comme si elle prenait le car et lui commanda de se rendre rue de Tournon. Elle était en outre accompagnée d'un garçonnet crispant, auquel Turgot fit tout de suite les gros yeux. Il fut calmé.

Il déposa tout son monde à l'adresse indiquée et prit en charge un homme dans les quarante-quarante-

cinq ans, pétrifié par le froid, qui entama sur la banquette sa phase de décongélation.

– Gare de l'Est, marmonna-t-il.

Ce furent ses dernières paroles.

Une fois rendu à la gare, Turgot lia connaissance avec deux grandes filles qui lui confièrent en montant qu'elles allaient boulevard Mortier. La plus grande des deux était en train d'expliquer à son amie qu'au travail elle était la seule à savoir rédiger une note de synthèse et que ses chefs, qui ne voyaient que par elle et chantaient partout ses louanges, voulaient à présent qu'elle donne des cours à ses collègues.

Elle s'y croyait complètement.

L'autre, qui n'avait pas de travail, se souvenait qu'à l'école elle avait toujours eu des difficultés en rédaction. En plus, elle était bloquée à l'oral.

– Tu devrais consulter un psychologue, lui conseilla sa copine qui n'était pas triste à écouter.

Elle, autant qu'elle s'en souviendrait, avait toujours été très équilibrée.

– Maman avait déjà des problèmes pour écrire, répondit l'autre qui n'était pas triste non plus.

Ensuite se succédèrent, dans l'ordre, un trio de skieurs britanniques avec leur barda, puis un grand Noir du genre pipelette qui n'eut de cesse – malgré la radio, dont Turgot avait discrètement augmenté le volume – de le convaincre par $A > B$ des méfaits du clientélisme pratiqué par le régime d'Abidjan et toute sa clique de stipendiés. Encore trouva-t-il le moyen, après l'avoir abreuvé de paroles jusqu'à Villepinte, de mégoter sur le prix de la course et de se faire arrêter à trois rues de son immeuble, sous prétexte qu'il pouvait terminer à pied. Il y a des gens comme ça.

A la station de la rue Saint-Antoine, un couple attendait sagement sous l'abri pendant qu'il s'était remis à tomber quelques flocons. L'homme tenait un parapluie noir, plié sous le bras, et mangeait un croissant. Turgot nota encore, au moment où ils ouvrirent la portière, qu'ils étaient tous les deux très grands et ne savaient pas quoi faire de leurs jambes. Ils allaient avenue Montaigne, l'informa la jeune femme en se tassant comme elle pouvait. Turgot avança obligeamment son siège pour qu'elle soit à l'aise et mit le compteur. Jusque-là rien que de très normal. Ils commencèrent à parler en américain sans plus s'intéresser à lui, ni remarquer par voie de conséquence à quel point il s'intéressait à eux dans son rétroviseur. Car au premier coup d'œil il les avait trouvés étonnants.

Au second aussi.

Lui, immense, tout de noir vêtu à la manière d'un clergyman, avec un anneau à l'oreille gauche, était peut-être le plus surprenant, en tout cas le plus intimidant. Il avait l'air assez réservé, alors que son amie, qui parlait pour lui, pouffait de rire toutes les deux minutes. Elle était visiblement plus jeune que lui et Turgot, à son volant, essaya de se persuader qu'elle était sa secrétaire ou son élève, ou bien simplement une connaissance, enfin tout à l'exception de sa femme. Il finit d'ailleurs par décréter, au vu de certaines similitudes, qu'elle devait être sa sœur. Sauf qu'elle était aussi brune qu'il était blond. C'était même le jour et la nuit.

– On est bientôt arrivé ? lui demanda la nuit en se penchant sur son épaule.

Turgot, contre toute attente, ne perdit pas son sang-froid et l’informa qu’entre dix et onze la rue de Rivoli était constamment embouteillée.

Un peu plus loin, elle lui demanda en se penchant à nouveau s’il savait où se trouvait la maison de Le Corbusier.

Toujours maître de lui, Turgot la pria d’attendre une petite seconde et gara la voiture afin de consulter tranquillement son répertoire des rues et monuments de Paris, d’après lequel il s’avéra que la Fondation Le Corbusier existait bien – et non pas la maison de Le Corbusier – et qu’elle se trouvait complètement à l’autre bout du XVI^e arrondissement.

Sans que la jeune femme parut plus frappée que ça.

Son compagnon, qui apparemment ne parlait pas pour ne rien dire, prononça alors quelques paroles qu’il prit sans doute pour du français et Turgot pour de l’anglais.

– Mon mari, dit la jeune femme en volant à leur secours, aimerait beaucoup que vous nous y emmeniez et que vous ayez la gentillesse de nous attendre quelques minutes.

C’était donc sa femme.

Turgot, très sport, accepta de les conduire où ils voulaient et leur promit qu’il les attendrait autant qu’il serait nécessaire.

On ne pouvait pas être plus complaisant.

La Fondation, sise au 55, square du Docteur-Blanche, se révéla être fermée et les deux visiteurs revinrent quelques instants plus tard en se tenant par la taille.

– Mon mari, recommença la jeune femme, qui

devait le faire exprès, voudrait maintenant aller à l'Institut du monde arabe.

Ce qui n'était tout de même pas la porte à côté, les prévint-il.

Mais il paraît qu'ils avaient tout leur temps.

Quant à l'avenue Montaigne, pour une raison qui devait lui échapper, il n'en fut plus question.

Chemin faisant, ils eurent le temps de lui apprendre qu'ils étaient, elle, Canadienne, lui, Américain et qu'ils venaient de s'installer à Paris, après avoir habité New York, San Diego, Genève et Hambourg où John – c'était lui – avait eu droit à une exposition de ses peintures.

– Mon mari adore le petit peuple de Paris, ajouta-t-elle en fixant sur Turgot ses grands yeux canadiens.

Celui-ci se demanda comment il fallait le prendre. Il décida de n'y voir qu'une sorte de romantisme américain, un peu daté, nourri de Maurice Chevalier et de Jean Gabin, et se contenta de leur signaler – au cas où la remarque s'adressait à lui – qu'il n'était pas exactement parisien, puisque natif de Chamalières, dans le Puy-de-Dôme. Mais il sentit que pour eux c'était du pareil au même.

La jeune femme lui confia encore que s'ils avaient recours à ses services c'est parce qu'elle n'avait pas le permis et que son mari, outre qu'il était en délicatesse avec le code, ne connaissait strictement rien à la mécanique.

Tout cela ne manqua pas d'impressionner Turgot qui imaginait que tous les Américains allaient chercher leur pain en voiture.

Arrivés au pied de l'Institut, ils voulurent à tout prix lui serrer la main – comme si c'était une coutume locale – et l'assurèrent de leur amitié. Paroles sans doute

un peu naïves et impulsives, mais qui n'en firent pas moins rougir leur destinataire.

– Thank you, répondit Turgot pour complaire à ses amis et il leur fit encore un petit signe de la main avant de démarrer.

En rentrant, il ne fut pas médiocrement surpris de découvrir un inconnu assis à table en face de Sarah, c'est-à-dire à sa place, et qui avait toutes les apparences d'un homme installé chez lui.

– C'est moi, s'annonça Turgot qui pour le coup eut l'impression d'être l'invité.

Sa compagne, qui s'était précipitée au-devant de lui comme pour éviter un drame, lui certifia qu'il s'agissait de Jean-Marie, le père de Marion et Pauline, et que sa visite était tout à fait imprévue, autant que la dînette qu'ils avaient improvisée avec ce qui restait dans le frigo. Jean-Marie, lui expliqua-t-elle, ne pouvait pas savoir que les jumelles – car c'était apparemment l'objet de sa visite – seraient absentes pour cause de sortie théâtrale.

– Nous t'avons gardé une tranche de saumon, lui fit-elle remarquer en brandissant l'assiette pour preuve de sa bonne foi, pendant que son ex-mari découpait nerveusement les citrons.

Turgot, pour qui c'était une première, se répandit aussitôt en amabilités et pria Jean-Marie de ne pas se donner tant de peine car il n'aimait pas le citron. Pendant que l'autre cherchait une cigarette pour se donner une contenance, Turgot nota discrètement que s'ils étaient sensiblement du même âge, l'ex de Sarah accusait dix ans de plus et pâtissait d'une calvitie qu'on ne pouvait plus dire précoce.

Turgot savait peu de choses de lui, sinon qu'après des études à Poitiers il avait fait un stage dans la région

C'est l'histoire d'un homme capturé par un couple. Un homme tranquille, bien sous tous rapports, que rien ne destinait à ce genre d'aventure et dont la vie, au contact de deux jeunes Américains, va basculer dans un beau désordre. Il fera au passage la connaissance d'un baron néo-fasciste, d'une collectionneuse insatiable et de toute une théorie de personnages aussi torturés qu'énigmatiques.

Chacun y trouvera son compte.

Mais commençons par le début. Il neige et le captif, qui ne l'est pas encore, est posté derrière sa fenêtre.



115 F
936139-9
ISBN : 2-86744-402-0
04-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS